

une somme attaquant par des points de vue qui se complètent et se croisent la question de l'image dans l'enseignement.

Roselyne le Bourgeois, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)

Laurent Frajerman. *Les frères ennemis. La Fédération de l'Éducation nationale et son courant unitaire sous la IV^e République*. Paris, Syllepse, 2014, 414 p.

Le propos de cet ouvrage issu d'une thèse de doctorat est organisé en deux parties : la première, chronologique, retrace les phases des relations entre les unitaires et la FEN ; la seconde, thématique, entend montrer les différentes facettes du modèle FEN. Après un « préambule » consacré à la concurrence des mémoires résistantes au moment de la Libération (École émancipée faisant exception), Laurent Frajerman évoque le passage de l'unanimisme factice qui règne en 1944 à la progressive reconnaissance des tendances. Les unitaires mettent en avant leur compétence (et assez souvent leur profil d'anciens résistants), ce qui suggère que les choix devraient porter sur des individus, tout en revendiquant une représentation proportionnelle à leur influence. Le choix de l'autonomie accélère cette reconnaissance, mais le processus en a été amorcé avant. En 1947-1948, chaque camp dénonce l'attitude sécessionniste de l'autre, en mettant en avant des échelons. Il est vrai que pour les autonomistes, du moins pour Henri Aigueperse, on appartient à un syndicat avant d'appartenir à une fédération ou à une confédération. Cette appréciation est cohérente avec la volonté d'unité corporative des instituteurs. Ce souci de l'unité corporative s'appuie sur l'importance du combat laïque. Or FO apparaît liée à la « 3^e force », qui, aux yeux des dirigeants du SNI comprend les « cléricaux » du MRP. La volonté de maintenir l'unité corporative résulte aussi du désir de ne pas perdre les bénéfices des organisations associées (mutuelle, assurance, SUDEL) et donc de conserver ses extensions au syndicalisme enseignant (par la suite, cela ouvrira aux majoritaires la porte à des carrières extra-syndicale qui seront refusées aux unitaires). Cependant, aux yeux des majoritaires de la FEN, l'autonomie ne signifie pas le retour à une attitude « corporatiste » issue de l'héritage des amicales, la fin de la solidarité avec le mouvement ouvrier : de là un discours qui insiste sur le caractère transitoire de l'autonomie.

Le choix de l'autonomie entraîne une division des cégétistes : certains, tels les agents et les maîtres des centres d'apprentissage, qui sont les plus proches culturellement des ouvriers, quittent la FEN tandis que les autres se contentent de la double affiliation : leur syndicat reste dans la FEN, mais ils adhèrent, à titre individuel à une FEN-CGT. S'inscrivant en faux contre l'idée souvent répétée selon laquelle l'autonomie se paie du prix de la structuration de la FEN en tendances, Laurent Frajerman insiste sur le fait que le compromis de 1948 ne porte pas

NOTES DE LECTURE

sur les tendances, mais sur la permission de la double adhésion à la FEN-CGT (p. 394). La FEN-CGT possède ses propres publications, tente d'impulser des actions corporatives, mais elle n'oppose pas de candidat à la FEN lors des élections professionnelles. Au vrai, jusqu'en 1954, la situation des cégétistes est ambiguë : tout en militant à la FEN-CGT, ils constituent une tendance dans la FEN autonome.

Dès 1951, la CGT manifeste son intérêt pour des actions menées en collaboration avec la FEN autonome, ce qui délégitime la FEN-CGT... Dès lors, certains cégétistes prônent une action unitaire au sein de la FEN, tandis que d'autres continuent à décrier la FEN autonome et à vouloir donner la priorité à la FEN-CGT. Finalement, en 1953-1954, le PCF intime l'ordre aux syndiqués communistes de rompre avec la pratique de la double affiliation, pour ne plus adhérer qu'à la FEN. Les militants FO renoncent alors eux aussi à leur double appartenance et rejoignent la majorité fédérale.

Les chapitres thématiques visent à montrer les différentes facettes du modèle FEN, tout en cherchant à savoir s'il existe une originalité du courant unitaire. Au sujet du combat laïque, qui constitue un dogme pour le courant majoritaire, les unitaires oscillent entre réserve (priorité au combat de classe) et surenchère (le combat laïque fait partie de la lutte des classes), mais travaillent main dans la main avec les majoritaires.

Le courant unitaire, qui se veut à l'avant-garde du syndicalisme, constitue-t-il une avant-garde pédagogique? Comme le syndicalisme de façon générale, il s'intéresse plus aux questions de structures de l'enseignement, qui retentissent sur la condition des personnels, qu'aux questions pédagogiques. Au reste, les pédagogies nouvelles peuvent servir à conforter le régime capitaliste. Le mieux est de s'intéresser aux contenus d'enseignement, afin d'en extirper les germes de l'idéologie bourgeoise. Concernant le féminisme, le courant unitaire n'est pas vraiment plus en pointe que ses rivaux, même s'il se distingue par la plus forte proportion de femmes sur ses listes. Les unitaires insistent davantage sur la lutte contre le colonialisme, mais ne dénoncent pas l'Union française. Le courant pacifiste a évolué met l'accent sur l'anti-impérialisme et signe l'appel de Stockholm (contrairement à la FEN). Le courant unitaire se caractérise par son philosoviétisme. Cependant, l'approbation par Fournial de l'intervention soviétique en Hongrie, en 1956, trouble nombre de militants unitaires non-communistes (déjà divisés à propos du « titisme »). On en arrive de ce fait à la question controversée des rapports avec la politique.

Cette question concerne aussi les majoritaires, qui, loin de vouloir s'écarter des affaires politiques, entendent influencer sur le champ politique, tout en préservant

leur indépendance d'action. Pour les unitaires, la question se concentre sur les relations avec le parti communiste. Laurent Frajerman estime que le courant unitaire n'est pas la simple courroie de transmission du PCF, même si celui-ci fixe des orientations et choisit les principaux responsables. Dans les années 1960, au sein du SNES, la présence de militants SFIO ou PSU devient non négligeable dans le courant unitaire. Il reste que la liaison avec le PCF explique certains retournements. Laurent Frajerman estime que même pour les unitaires, qui affirment leur appartenance à la classe ouvrière, l'affirmation de la liaison avec la classe ouvrière tient surtout d'une affirmation de solidarité, sans application concrète (p. 345-346). Ils n'utilisent plus, d'ailleurs, la dénomination de « travailleurs de l'enseignement ». Leur boussole, selon Laurent Frajerman, ce sont les possibilités d'action collective (p. 390).

Après 1954, les unitaires, à plusieurs reprises, ont cherché à rompre avec le système des tendances. Cependant les majoritaires, qui ne voient dans les unitaires que des communistes ou des crypto-communistes, ont toujours refusés leurs ouvertures. Le système des courants a au contraire été introduit dans les statuts, ce qui interdit à un militant hors-courant d'accéder à des responsabilités. Au moment des congrès, se dressent des stands par tendance et sont prévus des horaires pour les réunions de tendance. Les débats des congrès apparaissent comme de véritables rituels, une sorte de théâtre dans lequel les représentants donnent une « représentation. Au vrai, observe Laurent Frajerman, le courant unitaire oscille constamment entre le souci de se distinguer et l'intégration dans les normes du modèle FEN. On est frappé, à la lecture de ce livre, par le caractère réversible des arguments des uns et des autres, en fonction des circonstances.

Reposant sur des sources archivistiques variées et originales (ANMT, archives de la section des Bouches-du-Rhône notamment). l'ouvrage vaut en particulier pour le caractère sans concession de l'analyse des stratégies. Cette analyse n'exclut pas le mordant. Ainsi la FEN est-elle qualifiée de « jésuite », puisqu'elle accepte de rencontrer la FEN-CGT dans le cadre de l'UGFF-CGT, mais pas séparément (p. 90). Au total, la lecture de cet ouvrage permet d'en savoir plus non seulement sur le courant unitaire, mais aussi sur la FEN et son fonctionnement, y compris dans ses aspects les plus concrets, d'autant plus qu'un des mérites de l'étude est de ne pas se borner à la sphère dirigeante, mais de porter le regard aussi sur l'échelle locale, et de décrire le travail quotidien des militants. On peut regretter que l'accent soit mis sur le SNI aux dépens du SNES et plus encore du SNESup (presque absent), mais Laurent Frajerman s'était justifié dès l'introduction en insistant sur l'importance du SNI dans la FEN. L'analyse est souvent très fine, mais on aimerait qu'elle soit parfois accompagnée de statistiques (ainsi sur l'influence électorale des courants dans les différents syndicats ou sur la

proportion des agrégés et des certifiés dans les différents courants du SNES) et de cartes. Laurent Frajerman a inséré quelques repères biographiques dans le cours de son propos, souvent à point nommé ; mais un index *nominum* eût également été utile.

Pour Laurent Frajerman, une des explications de la structuration en courants réside dans le fait que la FEN réunit des intellectuels toujours prompts à chercher à théoriser leurs pratiques. On observera que cette appétence pour la théorisation est partagée par l'auteur, servi en cela par la fréquente mobilisation de références sociologiques. De là cependant, quelquefois, des jugements personnels ou des *a priori*. Par ailleurs, Laurent Frajerman donne souvent l'impression de reprendre à son compte l'idée des syndicalistes de la FEN selon laquelle le syndicalisme véritable suppose une liaison avec les confédérations ouvrières, ou du moins le refus de l'autonomie comme principe intangible. Il écrit ainsi : « si le syndicalisme n'établit pas de solidarité avec les autres groupes sociaux, [...] il se résume à du corporatisme » (p. 343). Faut-il en déduire que les syndicats qui ont établi l'autonomie comme fondement, ne seraient pas de vrais syndicats, mais des organisations corporatistes ayant conservé les caractéristiques de leurs origines amicalistes ? Aussi bien Laurent Frajerman ne conçoit-il pas un syndicalisme qui se voudrait apolitique. De là aussi cette analyse : « la FEN tente de se démarquer de l'amicalisme et de maintenir vivante une certaine tradition syndicaliste. Son isolement organisationnel la pousse à renforcer les discussions théoriques pour garder intacte la flamme syndicale » (p. 298). L'analyse est juste, mais, reprenant une définition du syndicalisme qui vise à exclure les syndicats autonomes, elle n'est pas exempte de tout engagement.

Ces remarques, toutefois, ne doivent pas masquer l'essentiel : la richesse du propos et l'intérêt d'un regard à la fois historique, sociologique et parfois anthropologique sur une organisation syndicale particulière, que l'on connaissait certes à grands traits, mais qui est dans cet ouvrage éclairée non seulement par un angle d'étude particulier, mais aussi par le souci de mêler analyse du discours et observation des pratiques concrètes. Bref, une belle étude qui ne sépare pas les pratiques des représentations.

Yves Verneuil, Université de Lyon II (ECP)

Alison Gopnik. *Anti-manuel d'éducation. L'enfance révélée par les sciences*. Paris : Le Pommier, « Essais », 2017, 383 p.

Professeur de psychologie et de philosophie à l'université de Berkeley, Alison Gopnik sait valoriser, auprès du grand public, les recherches menées au sein de son laboratoire de sciences cognitives. Comme dans ses deux livres précédents, traduits en français chez le même éditeur, *Comment pensent les bébés ?*